

KARL BARTH

la théologie le monde et la vie

G. C. — Voilà maintenant 40 ans que vous enseignez la théologie et ça représente tout un long chemin que vous avez fait avec des générations successives. Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots des générations d'étudiants que vous avez connues ?

K. B. — Oui, ce ne sont pas seulement différentes générations, mais des étudiants de différents pays, parce que j'ai commencé ma carrière académique en Allemagne, et pendant presque 15 ans, j'étais en Allemagne dans diverses universités et j'ai vu passer les étudiants après la première guerre jusqu'au temps de Hitler. Des gens très différents, des caractères très différents, mais j'avoue que je les ai aimés tous et je crois que nous avons fait du bon travail. Puis je suis rentré en Suisse.

G. C. — Oui, vous êtes rentré en Suisse parce que brusquement le régime hitlérien s'est rendu compte que la théologie était quelque chose de dangereux, et que laisser parler certaines personnes ça le menaçait ?

K. B. — Oui, peut-être pas la théologie en général, mais cette sorte de théologie que je représentais. Ce n'était pas accepté alors. J'avais à quitter ce pays et j'ai été heureux que ma patrie suisse était tout de même prête à me recevoir. — Oui.

G. C. — Depuis, vous êtes à Bâle ?

K. B. — Oui, depuis je suis à Bâle. Oui, oui.

G. C. — J'aimerais que vous nous disiez encore un mot de l'enseignement théologique. Vous nous avez dit que cette sorte de théologie que vous représentiez n'était pas acceptée : je pense effectivement qu'il y a dans votre théologie quelque chose qui est toujours à la fois très neuf, très nourrissant, très inquiétant parce que ça remet quantité de choses en question. Est-ce que vous pourriez essayer de caractériser ce qui est votre principal souci lorsque vous enseignez la théologie ?

K. B. — Oui. Ce n'est pas si facile de le dire, en quelques mots. Voyez, avant que j'étais professeur pendant quarante ans, j'étais dix ans pasteur simplement et j'ai senti toutes les difficultés de ce métier en chaire, avec les catéchumènes, etc. mais au fond ma théologie était un essai de me rendre compte de ce que j'allais faire en chaire et de trouver une meilleure méthode que celle qui nous était enseignée à l'Université. Maintenant, si je me trouve vis-à-vis des étudiants, je les vois tous dans cette situation du pasteur futur. Et je me figure comme ils sont là en robe, en chaire, devant eux la Bible ouverte et les gens de tous les jours dans leur vie. Et la grande tâche de la théologie est de trouver le chemin, tout d'abord dans la Bible, puis de la Bible dans la vie. Au fond c'est ma recette la plus simple.

G. C. — Mais c'est une recette qui en même temps est assez difficile, je pense... Vous savez que la grande question que se posent les générations actuelles d'étudiants, à la suite des prêtres-ouvriers par

exemple, dont l'engagement et la spiritualité ont beaucoup d'influence dans notre pays, la question c'est de savoir si, dans l'Eglise, on n'a pas beaucoup trop parlé et si il ne faudrait pas se taire un peu plus et avoir un témoignage qui soit plus d'engagement et moins de paroles. Et j'aimerais beaucoup que vous nous disiez un mot sur ce que vous pensez de cette question qui est vraiment une des questions centrales que l'on rencontre dans le dialogue avec les étudiants d'aujourd'hui.

K. B. — Je ne pense pas que ce dilemme entre engagement et parole est effectif et réel, et authentique. Si l'on parle sans engagement, eh bien, ce n'est pas bon alors, ce qu'on dira ; mais d'autre côté l'engagement, puisque c'est un engagement de l'homme, et puisque l'homme est cette créature qui doit et sait parler, je dirai alors aussi, l'engagement sans parole resterait muet. Donc, je me demande si cette scission qui se fait maintenant ou qui semble se faire dans les esprits des

jeunes, si ça durera. Ce qu'il leur faudra (en tout cas, pour les jeunes théologiens), leur tâche, c'est qu'ils ont à parler après tout. Maintenant la question est qu'ils apprennent à parler, à dire de bonnes choses et c'est ça qui nous manque. Ce n'est pas la parole comme quelque chose de faible, car une parole faible ne sert pas à grand-chose ; et puis il peut y avoir une sorte de fuite vers le soi-disant « engagement »... donc j'essayerais de surmonter cette barrière.

G. C. — Vous savez que dans l'Eglise l'engagement apparaît toujours comme un peu suspect parce que les gens disent : un engagement c'est toujours quelques chose d'arbitraire, ou de relatif, ou de provisoire. Vous prenez un engagement politique, donc vous avez une attitude qui est une attitude partielle ou partielle, peut-être. Vous allez diviser l'Eglise et effectivement on s'aperçoit qu'il y a là un danger.

K. B. — Oui. Il y a là un danger. Néanmoins il n'est pas possible d'évi-

ter aussi l'engagement politique et toutes sortes d'autres, mais la grande chose sera toujours si cet engagement est pour ainsi dire expliqué ou bien muet. Parce que l'engagement comme tel, est équivoque, et donc il faut bien que même l'engagement politique, reste ou bien devienne une partie de la parole parlée. C'est aussi une manière de parler, au fond.

G. C. — C'est ça, et par conséquent si nous y faisons attention et si nous écoutons sérieusement ce que vous dites, nous nous apercevons que le grand risque aussi c'est de parler, que c'est tout aussi dangereux de parler que d'agir.

K. B. — Oui, la vie est toujours dangereuse, n'est-ce pas ? Ça ne me

ENTRETIEN A LA TÉLÉVISION AVEC GEORGES CASALIS

fait pas grande impression. Souvent mes étudiants me demandent : « Est-ce qu'il n'y a pas un danger ? » Je leur dis : Oui, bien sûr, le danger est là, d'un côté et de l'autre, mais la vie de tout le monde est dangereuse et donc aussi pour nous autres, qu'on dit théologiens, nous ne pouvons pas éviter de vivre cette vie dangereuse.

G. C. — C'est là effectivement la grande chose, le grand cadeau que vous nous avez fait : nous rappeler constamment par ce que vous avez écrit et par ce que vous avez été que la vie chrétienne est un risque et que, à cause de cela même, c'est une grande aventure qui vaut la peine d'être vécue.

K. B. — Oui, un risque mais un risque commandé, n'est-ce pas, pas un risque arbitraire. Non pas le risque que le Diable propose à Jésus-Christ : sauter du haut du temple, pas un pareil risque, pas une pareille aventure. C'est une aventure commandée, obéissante, et puis faite avec confiance.

G. C. — Je me souviens que quelqu'un disait en parlant de vous : « Il nous a rendu le goût d'une vie chrétienne passionnante ». Et effectivement il y a eu beaucoup d'ennui dans l'Eglise...

K. B. — Ah !

G. C. — ...Et vous avez dépensé tellement de choses et remis un courant d'air salutaire que c'est très précieux.

K. B. — Ah ! Ça me réjouit d'entendre ça et j'espère que ceux qui m'ont étudié plus ou moins ne deviendront pas eux-mêmes, des gens ennuyeux, parce que ça pourrait se passer, n'est-ce pas : répéter par exemple, mes pensées, alors tout de suite, eux aussi, deviendraient ennuyeux...

G. C. — Vous avez écrit cet énorme livre « La Dogmatique », ces 12.000 pages, non ces 7.000 pages.

K. B. — Eh ! je crois, il y a 8.000 pages...

G. C. — Oui, 8.000 pages, et vous nous dites, n'est-ce pas, de ne pas répéter vos pensées ; qu'est-ce que ça signifie par exemple, par rapport à un livre comme « La Dogmatique », qui est quand même pour nous tous qui l'avons lue, qui la lisons toujours, qui tâchons de lire aussi vite que vous écrivez, qu'est-ce que ça signifie que de ne pas répéter vos pensées ?

K. B. — Eh bien ! le sujet dont s'occupe une bonne dogmatique est inépuisable. Et donc, je n'ai jamais eu le sentiment de me répéter, parce que, dans tous ces milliers de pages, j'étais comme si je faisais la ronde, autour d'une montagne et puis qui se présente, maintenant de ce côté, maintenant d'un autre. Et puis moi, je ne me suis jamais ennuyé. C'était toujours la même montagne, n'est-ce pas. Et enfin, je marchais, j'espérais aussi que mes chers lecteurs, se sentent invités de marcher avec moi, autour de cette montagne et que je ne les ennueie pas parce que c'est toujours moi qui explique les beautés de cette montagne.

● Karl Barth : « La grande tâche de la théologie est de trouver le chemin, tout d'abord dans la Bible, puis de la Bible dans la vie »

